HAL
open science

Contribution à l'étude des protestants de Séville (1557-1565)

Michel Boeglin

To cite this version:

Michel Boeglin. Contribution à l'étude des protestants de Séville (1557-1565) : sociabilités et sensibilité religieuses. Bulletin Hispanique, Presses universitaires de Bordeaux, 2006, 108 (2), pp.343-376. 10.3406/hispa.2006.5259 . hal-02293871

HAL Id: hal-02293871

https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02293871

Submitted on 22 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Persee

Michel Boeglin

Contribution à l'étude des protestants de Séville (1557-1565) : sociabilités et sensibilité religieuses

In: Bulletin Hispanique. Tome 108, N°2, 2006. pp. 343-376.

Citer ce document / Cite this document :

Boeglin Michel. Contribution à l'étude des protestants de Séville (1557-1565) : sociabilités et sensibilité religieuses. In: Bulletin Hispanique. Tome 108, N°2, 2006. pp. 343-376.

doi : 10.3406/hispa.2006.5259

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hispa_0007-4640_2006_num_108_2_5259

Resumen
La incautación de libros de propaganda protestante en Sevilla en el otoño de 1557 iba a convencer rápidamente a los inquisidores que no se encontraban ante una simple tentativa de introducir obras reformadas en la capital de la Bética sino que se enfrentaban a una difusión, en distintos círculos de la sociedad, de doctrinas contrarias a la ortodoxia católica tal y como acababa de redefinirse durante las sesiones del Concilio de Trento entre 1547 y 1552. Lejos de limitarse a una mera adhesión a tesis erasmistas como pudo avanzarse, la religiosidad de ciertas figuras destacadas de la «comunidad» de Sevilla, revela un apego por ciertos aspectos de la Reforma. El estudio sociológico de los 130 condenados de la Península por luteranismo, establecida a partir de las relaciones de causas, confirma la organización bajo la forma de sociedades secretas, de conventículos, en los que la solidaridad familiar ya no protegía del peligro de una denuncia.

Abstract
The discovery, in the autumn of l557, of a delivery of books on Protestant propaganda in Seville, convinced inquisitors of the existence of circles that advocated doctrines in contradiction with the catholic orthodoxy redefined between 1547 and 1552 during the first Council of Trent sessions. The religious inclination of some outstanding figures of the Seville community did not in contrast to what has often been said- merely suscribe to the Erasmist theories; some aspects of the Reformation also appealed to them. The sociological study carried out on the 130 Spanishs tried for Lutheranism in Seville and establishes fom the «relaciones de causas» confirms the existence of secret organizations or conventicles, in which, threat of denunciation made family solidarity obsolete.

Résumé
La découverte, à l'automne 1557, d'un arrivage de livres de propagande protestante à Séville allait définitivement convaincre les inquisiteurs de l'existence de cercles ouverts à des doctrines contraires à l'orthodoxie catholique, telle quelle avait été redéfinie entre 1547 et 1552, au cours des premières sessions du concile de Trente. Ne se limitant pas à une simple adhésion à des thèses érasmistes comme cela a souvent été avancé, la religiosité de certaines figures marquantes de la «communauté» de Séville révèle un attrait pour certains volets de la Réforme. L'étude sociologique des 130 condamnés de la péninsule pour luthéranisme, établie à partir des relations de causes, confirme l'organisation sous forme de sociétés secrètes, de conventicules, dans lesquels les solidarités familiales ne jouaient plus face au danger d'une dénonciation.

BY: $ = creative commons

Contribution à l'étude des protestants de Séville (1557-1565) : sociabilités et sensibilité religieuses

MICHEL BOEGLIN
Université Paul Valéry - Montpellier

Persée BY: creative commons

La découverte, à l'automne 1557, d'un arrivage de livres de propagande protestante à Séville allait définitivement convaincre les inquisiteurs de l'existence de cercles ouverts à des doctrines contraires à l'orthodoxie catholique, telle qu'elle avait été redéfinie entre 1547 et 1552, au cours des premières sessions du concile de Trente. Ne se limitant pas à une simple adhésion à des thèses érasmistes comme cela a souvent été avancé, la religiosité de certaines figures marquantes de la «communauté» de Séville révèle un attrait pour certains volets de la Réforme. L'étude sociologique des 130 condamnés de la péninsule pour luthéranisme, établie à partir des relations de causes, confirme l'organisation sous forme de sociétés secrètes, de conventicules, dans lesquels les solidarités familiales ne jouaient plus face au danger d'une dénonciation.

La incautación de libros de propaganda protestante en Sevilla en el otoño de 1557 iba a convencer rápidamente a los inquisidores que no se encontraban ante una simple tentativa de introducir obras reformadas en la capital de la Bética sino que se enfrentaban a una difusión, en distintos círculos de la sociedad, de doctrinas contrarias a la ortodoxia católica tal y como acababa de redefinirse durante las sesiones del Concilio de Trento entre 1547 y 1552. Lejos de limitarse a una mera adhesión a tesis erasmistas como pudo avanzarse, la religiosidad de ciertas figuras destacadas de la «comunidad» de Sevilla, revela un apego por ciertos aspectos de la Reforma. El estudio sociológico de los 130 condenados de la Península por luteranismo, establecida a partir de las relaciones de causas, confirma la organización bajo la forma de sociedades secretas, de conventículos, en los que la solidaridad familiar ya no protegía del peligro de una denuncia.

BHi, Tome 108, n° 2 - décembre 2006 - p. 343 à 376.

The discovery, in the autumn of 1557, of a delivery of books on Protestant propaganda in Seville, convinced inquisitors of the existence of circles that advocated doctrines in contradiction with the catholic orthodoxy redefined between 1547 and 1552 during the first Council of Trent sessions. The religious inclination of some outstanding figures of the Seville community did not in contrast to what has often been said- merely suscribe to the Erasmist theories; some aspects of the Reformation also appealed to them. The sociological study carried out on the 130 Spanishs tried for Lutheranism in Seville and established from the «relaciones de causas» confirms the existence of secret organizations or conventicles, in which, threat of denunciation made family solidarity obsolete.

Mots-clés : Inquisition - Séville, XVI-XVIIe siècle, Hérésie - Protestantisme - Évangélisme - Réforme catholique.

Par un jour d'automne de l'année 1557, un pieux catholique découvrait horrifié, dans un paquet qui lui avait été remis par erreur, un exemplaire de l'*Image de l'Antéchrist* au milieu d'autres imprimés[1]. Il s'agissait d'un pamphlet antipapiste écrit par un disciple de Juan de Valdés, le moine Bernadino Ochino, dont une des gravures notamment représentait un pape agenouillé devant le diable[2]. Cet ouvrage, tout droit sorti des presses genevoises de Jean Crespin, faisait partie d'un lot de livres convoyés jusqu'à Séville par Julián Hernández, un Castillan d'origine modeste, installé de longue date en Europe du Nord et fervent partisan de la Réforme. Saisis sur

1. Pour une vue d'ensemble sur l'abondante bibliographie relative à la Réforme protestante en Espagne et les sources utilisables, consulter l'ouvrage d'A. Gordon Kinder, *Spanish Protestants and Reformers in the Sixteenth Century. A bibliography,* Londres : Grant and Cutler, 1983 et le supplément publié chez le même éditeur en 1994.

2. L'événement dut se produire à la fin du mois de septembre ou en octobre 1557 : la correspondance ne fournit aucune date à ce propos mais une lettre du 10 novembre 1557 fait savoir qu'il faut un *notario del secreto* de plus à Séville à cause de «*los negocios que agora han sobrevenido*» (A.H.N. Inq. Lib. 575, f° 53v). Sur Julián Hernández, voir John E. Longhurst, «Julián Hernández, protestant martyr», *Bibliothèque d'Humanisme et de Renaissance,* 22 (1960), p. 90-118 et Marcel Bataillon *Erasmo y España,* Mexico : FCE, 1995 [1950 - 1937 pour la 1ère éd. française], p. 505 et p. 706-707. Sur l'ouvrage en question voir Jean-François Gilmont, «La propagande protestante de Genève vers l'Espagne au XVIe siècle», *De libros, librerías, imprentas y lectores,* Pedro M. Cátedra – M. Luisa López Vidriero, Salamanque : Universidad, 2002, p. 119-133, p. 128 et du même auteur *Bibliographie des éditions de Jean Crespin (1550-1572),* Verviers : P.M. Gason, 1981, 2 vol.

le champ de l'affaire, les inquisiteurs avaient enfin entre les mains les pièces à conviction nécessaires pour instruire le procès du «luthéranisme» à Séville. Par là même, ils prenaient conscience que celui-ci ne se cantonnait pas à l'activité de quelques prédicateurs suspects, mais que de véritables réseaux de croyants s'étaient constitués en marge de l'Église officielle.

La découverte à Valladolid, peu de temps après, d'un autre cercle ouvertement protestant allait convaincre les plus hautes autorités de l'État de l'urgente nécessité de surveiller au plus près les manifestations de la religiosité[3]. Le spectre des guerres de religion hantant les esprits, c'est dans une véritable atmosphère de crainte et de panique que furent effectuées les arrestations. Probablement plus de deux cents personnes allaient être arrêtées à Séville, plusieurs dizaines à Valladolid, alors que les autres tribunaux péninsulaires étaient en alerte, même si, très vite, la perception du danger revint à de plus justes proportions.

Les événements de Séville et de Valladolid signifiaient-ils pour autant que le protestantisme avait pris racine en Espagne ? Catholiques et protestants ont été d'accord durant des siècles pour l'affirmer. Il suffisait pour cela de reprendre les qualifications des juges et, compte tenu de la disparition des procès de l'Inquisition de Séville, une des principales références fut l'ouvrage de Reginaldo González Montes, *Sanctae Inquisitionis Hispanicae Artes*, écrit depuis l'exil par un des accusés sévillans qui ne fait pas mystère de ses sympathies réformées et qui retrace la répression conduite entre 1557 et 1565[4]. Pour les historiens de sensibilité catholique, cette manifestation

3. Sur ce groupe de Valladolid et son profil théologique, voir les travaux de José Ignacio Tellechea Idígoras, publiés pour la plupart dans *Tiempos recios. Inquisición y heterodoxias*, Salamanque : Sígueme, 1977. Pour l'histoire de la répression, Jesús Alonso Burgos *El luteranismo en Castilla durante el siglo XVI. Autos de fe de Valladolid de 21 de mayo y 8 de octubre de 1559*, San Lorenzo del Escorial : Swan, 1983.

4. Reginaldo Gonsalvio Montano, *Sanctae Inquisitionis Hispanicae Artes aliquot detectae ac palam traductae*, Michaël Schirat, Heidelberg, 1567. Les références citées sont celles de l'édition bilingue de Nicolás Castrillo Benito, *El Reginaldo Montano Primer libro de polémica contra la Inquisición española*, Madrid : CSIC – CEI, 1991 (Il existe également une édition bilingue postérieure, à la traduction plus précise et plus étoffée sur le plan historique, celle de Francisco Ruiz de Pablos, *Artes de la Santa Inquisición española de González Montes. Estudio preliminar y traducción*, Madrid : UNED, 1997). L'autre source à partir desquelles l'histoire de cette communauté a généralement été forgée est le manuscrit rédigé près de cinquante ans après la dite répression, par le jésuite Martín de Roa, *Historia de la Provincia de Andalucía de la Compañía de Jesús*, (mss de la Bibliothèque Universitaire de Grenade) qui inspira plusieurs historiens des XVIIe et XVIIIe siècles et que Marcelino Menéndez y Pelayo reprend à plusieurs reprises dans les chapitres consacrés aux victimes sévillanes dans son *Historia de los heterodoxos españoles* (Œuvres complètes, vol. XXXVIII, Madrid, 1928 [1882], livre V, p. 210-279).

aussi soudaine qu'éphémère de la Réforme chez des Espagnols fut un accident historique, limité à quelques individus marginaux alors que selon les historiens du protestantisme, il s'agissait d'un véritable enracinement de la Réforme dans la péninsule dont le développement allait être contrecarré par l'action du Saint-Office.

Au début du XXe siècle, suite à la révision opérée par Marcel Bataillon, la qualification de protestantisme retenue par les juges a été sérieusement mise en doute en tant que réalité historique en Espagne[5]. Les accusés de la plaine du Guadalquivir auraient ainsi davantage été inspirés par les doctrines d'Érasme, qui avaient connu un accueil très favorable dans les années 1520 en Espagne, et à Séville tout particulièrement, que par celles des réformés. La répression des années 1557-1563 doit dès lors s'entendre comme le tragique aboutissement de la vague de condamnations des personnalités liées au penseur de Rotterdam qui avaient commencé à se multiplier depuis les années 1530 en Espagne. Des érasmistes et des illuminés auraient ainsi été jugés, la qualification de luthéranisme – entendre protestantisme dans le castillan du XVIe siècle – ayant servi de repoussoir commode pour stigmatiser dans un même mouvement toutes les manifestations critiques à l'égard de l'Église de Rome[6].

Selon d'autres historiens, tels J. Carlos Nieto, J. Ignacio Tellechea Idígoras ou A. Gordon Kinder, s'inscrivant dans la continuité des travaux d'Ernst H. J. Schäffer et d'Edward Boehmer, il s'agirait au contraire de véritables cercles crypto-protestants qui s'étaient constitués en Espagne au milieu du XVIe siècle[7]. D'autres auteurs ont préféré s'en tenir à des positions plus prudentes : ainsi, pour Jean-Pierre Dedieu, savoir s'il s'agissait réellement

5. J. I. Tellechea Idígoras, «El protestantismo castellano (1558-1559). Un topos (M. Bataillon) convertido en tópico historiográfico», M. Revuelta Sañudo - C. Morón Arroyo, *El erasmismo en España*, Santander 1986, p. 304-321.

6. M. Bataillon, *Erasmo...* p. 495-548. Cf. aussi Álvaro Huerga, *Historia de los alumbrados*, Madrid : CSIC, 1988, vol. 4, p. 34-43 et «Procesos de la Inquisición a los herejes de Sevilla, 1557-1562», M. J. Peláez éd., *Historia de la Iglesia y de las instituciones eclesiásticas : trabajos en homenaje a Ferrán Valls i Taberner*, Barcelone, 1989, 4107-4144.

7. Edward Boehmer, *Bibliotheca wiffeniana : spanish reformers of two centuries from 1520 : Their lives and writings*, 3 vol., New York : B. Franklin, 1962 [1874], Ernst H. J. Schäfer, *Beiträge zur Geschichte des spanischen Protestantismus und der Inquisition im 16. Jahrhundert, nach den Originalakten in Madrid und Simancas bearbeitet*, 3 vol., Darmstadt : Sc. Verlag Aalen, 1969 [1902]. A. Gordon Kinder, «Reformadores españoles del siglo XVI», *Archivo hispalense*, 65, n° 200 (1982), p. 87-105, José C. Nieto, *El Renacimiento y la otra España. Visión cultural socioespiritual*, Genève : Droz, 1997. Voir aussi J. I. Tellechea Idígoras, «La reacción española ante el luteranismo (1520-1559)», *Tiempos recios...* p. 23-37.

de protestants est secondaire, l'essentiel étant que l'Inquisition a voulu les présenter comme tels. La question de l'identité religieuse demeure quant à elle de peu d'intérêt, ces mêmes personnes n'étant peut-être pas elles-mêmes conscientes d'être protestantes, compte tenu «de l'état d'imprécision où sont encore, à cette date, la théologie et la discipline ecclésiastique[8]».

Nous sommes toutefois en 1557, soit plus de dix ans après l'ouverture du concile de Trente au cours duquel les contours de la doctrine protestante ont été l'objet d'une attaque en règle. Il est difficilement imaginable que des individus qui manifestaient des inquiétudes et une volonté de renouveau spirituels aient ignoré les prises de position de l'Église romaine, nombre des condamnés étant de surcroît d'éminents hommes d'Église. Si au cours des années 1520 et 1530 une confusion doctrinale régnait sur nombre de points théologiques, les premières sessions du concile avaient marqué une volonté farouche de la part de Rome de regagner le terrain perdu, notamment à compter des années 1550 puis de l'élection de Paul IV à la tête de la Curie en 1555[9].

Plus de dix ans avant le grand coup de filet, le Saint-Office sévillan était averti de l'existence d'un groupe de personnes sensibles à l'appel de la Réforme dans la capitale des Indes. Aussi, le caractère insolite de la répression sévillane tient-il notamment à la lente incubation, durant plusieurs années, du protestantisme sous le regard indifférent, en apparence à tout le moins, de l'Inquisition jusqu'à la mobilisation de toutes les forces de l'appareil, à partir de 1557, afin d'extirper d'Espagne les manifestations des doctrines réformées. Un revirement tel dans l'attitude de la cour que plusieurs historiens en vinrent à contester le bien-fondé de cette opération ainsi que les qualifications de protestantisme retenues contre la plupart des accusés, charges sur lesquelles il convient de revenir. L'étude des années antérieures à 1557 révèle, en effet, la progressive cristallisation des tensions entre les tenants de l'orthodoxie et les prédicateurs éclairés ainsi que la constitution de crypto-sociétés, ce qui se trouve confirmé par l'analyse sociologique de l'ensemble des accusés sévillans.

---

8. Jean Pierre Dedieu «Le modèle religieux, le refus de la réforme et le contrôle de la pensée», B. Bennassar, *L'Inquisition espagnole*, Paris : Hachette, 1994 [1979], p. 271.

9. Herman Tüchle, C. A., Bouman, Jacques Le Brun (dir.), *Nouvelle histoire de l'Église*, vol. 3: *Réforme et Contre-Réforme*, Paris : Seuil, 1968, p. 176-178 et Hubert Jedin (dir.) : *Manual de la historia de la Iglesia*, vol. V : *Reforma protestante, Reforma católica y Contrarreforma*, Barcelone : Herder, 1986, p. 666 s.

Les premières manifestations du protestantisme à Séville

L'affaire Julián Hernandez était venue à point nommé enrichir le dossier d'instruction du protestantisme ouvert à Séville depuis le début de l'année 1557, à un moment où l'Inquisition avait commencé à diligenter des enquêtes sur plusieurs prédicateurs et leurs disciples. Au cours de la décennie antérieure, l'Inquisition avait, à quelques reprises, eu vent de l'existence de personnes réceptives aux doctrines réformées. Ainsi, depuis 1535, Juan Gil dit *el doctor* Egidio, chanoine et prédicateur renommé, prêchait à Séville et allait très vite être l'objet de l'attention sourcilleuse des officiers du tribunal. En 1541, fut ouvert un premier procès, à propos duquel on dispose de très maigres informations. Probablement s'agissait-il des suites judiciaires de prises de position affichées en faveur d'un condamné de l'Inquisition, Rodrigo de Valer, et de propos tenus par Juan Gil à l'encontre des agissements du Saint-Office. En l'absence de charges suffisantes ou du fait de certaines pressions exercées en haut lieu, le procès fut certainement suspendu, autrement dit l'affaire classée, en attendant l'accumulation de nouveaux éléments[10].

Le docteur Egidio était un des prédicateurs les plus renommés de Séville et il avait étudié à l'Université d'Alcalá de Henares à une époque où continuaient à se développer les aspirations au renouveau religieux impulsées par le cardinal Cisneros. Pressenti pour être investi évêque de Tortosa en 1549, selon les vœux de l'Empereur, la candidature de Juan Gil alarma des membres de la hiérarchie, tant étaient redoutées ses prises de position et les libertés qu'il s'autorisait au regard de l'enseignement traditionnel de l'Église. Sa nomination fut suspendue *in extremis* en attendant l'issue de son procès inquisitorial qui venait d'être rouvert et qui allait conduire à sa rétractation publique en 1552, lui barrant définitivement l'accès à la prélature[11].

---

10. Ce premier procès, que González Montes semble ignorer, n'avait pas été remarqué avant l'étude d'Augustin Redondo, «El doctor Egidio y la predicación evangelista en Sevilla durante los años 1535-1549», *Carlos V. Europeísmo y universalidad,* V, Madrid, 2001, p. 577-598, p. 585-587. On peut penser que si Juan Gil avait effectivement été jugé et condamné comme l'avance Augustin Redondo (*art. cit.* p. 585), il aurait été condamné en 1552 comme hérétique relaps puisque parmi les charges retenues lors de son second procès figuraient notamment les critiques portées à l'Inquisition et ses prises de position en faveur de Rodrigo de Valer. Sur Egidio et son cercle, voir aussi Gianclaudio Civale, «Il dottor Egidio: un predicatore evangelico nella Siviglia dell'Inquisizione», Marina Benedetti e Susanna Peyronel (ed.), *Essere minoranza. Atteggiamenti culturali e sociali delle minoranze religiose tra Medioevo ed età moderna,* Turin, Claudiana, 2004 et Stefania Pastore, *Un'eresia spagnola : spiritualità conversa, alumbradismo e Inquisizione, 1449-1559,* Florence, 2004.

11. Cf. Beltrán de Heredia, *Domingo de Soto. Estudio biográfico documentado,* Madrid :

Egidio était étroitement lié au docteur Francisco de Vargas, *maestro de las sagradas escrituras* de la cathédrale de Séville[12] et avec le docteur Constantino Ponce de la Fuente, théologien, prédicateur de grand renom, qui allait être nommé, à partir de 1550, confesseur et chapelain de l'Empereur, accompagnant la cour dans ses déplacements jusqu'en 1555, date à laquelle il revint à Séville[13]. Depuis 1553, les ouvrages de Constantino faisaient l'objet d'une relecture attentive par les qualificateurs du Saint-Office et certains passages furent censurés sans que l'affaire ne prenne, à ce moment, de plus amples proportions[14]. Toutefois, la candidature, en 1556, de Constantino au canonicat resté vacant à la mort de son ami Juan Gil, allait éveiller l'ire de l'archevêque et inquisiteur général Fernando de Valdés, outré de voir le proche d'un condamné de l'Inquisition, suspect qui plus est de professer des doctrines peu orthodoxes, ravir la charge à son propre candidat[15]. Peu de temps après, au début de l'année 1557, un édit inquisitorial ordonnait la saisie des ouvrages de Constantino et demandait à toute personne possédant des exemplaires du *Beatus vir* et du *Catecismo cristiano* de les déposer au Saint-Office[16].

Tant Egidio que Vargas ou Constantino étaient issus de l'université d'Alcalá et ces trois personnalités avaient favorisé l'essor à Séville d'une nouvelle sensibilité religieuse, selon González Montes[17]. Tous trois, par leurs titres et leurs fonctions, se trouvaient à une place en vue pour diffuser des doctrines marquées par un retour à la lettre des Évangiles, par des distances prises à l'égard des dévotions populaires, des œuvres, etc., ce qui ne manqua pas de soulever des protestations dans certains milieux orthodoxes[18].

Cultura hispánica, 1961, p. 416-417, José Luis González Novalín, *El Inquisidor General Fernando de Valdés (1483-1568)*, Oviedo : Universidad, 1971, vol. 1, p. 77-82. Voir aussi Augustin Redondo «El doctor Egidio...», p. 584-585.

12. Sur ce personnage, voir Klaus Wagner dans son article, «La biblioteca del doctor Francisco de Vargas, compañero de Egidio y Constantino», *Bulletin hispanique* LXXVIII (1976), p. 313-324.

13. José Ramón Guerrero, *Catecismos españoles del siglo XVI. La obra catequética del Dr Constantino Ponce de la Fuente*, Madrid : Universidad Pontificia de Salamanca, 1969, p. 24-25.

14. A.H.N. Inq. Lib. 574, f° 314 v (l. du 23.3.1553) et f° 331r (23. 9.1553).

15. Cf. J. L. González Novalín, *El inquisidor...*, p. 197-198. Voir également Gianclaudio Civale, «Conflictos de poder entre la Inquisición y el cabildo de la catedral de Sevilla a mediados del siglo XVI», Jesús Bravo Lozano (dir.), *Espacios de poder, cortes, ciudades y villas (s. XVI-XVIII)*, Madrid : Ministerio de Ciencia y Tecnología, 2002, p. 298-303.

16. A.H.N. Inq. Lib. 575, f° 36v, l. du 16. 1. 1557.

17. *El Reginaldo...*, p. 407 et 417.

18. Cf. E. Boehmer, *Bibliotheca wiffeniana...*, vol. 2, p. 15.

Depuis la fin de la décennie 1540, des informations concordantes laissaient entendre qu'il existait un cercle ouvert aux idées de la Réforme à Séville constitué autour de la personne du docteur Juan Gil. Une lettre du conseil de l'Inquisition, écrite durant l'été 1550, soit sept ans avant le grand coup de filet dans les milieux réformés de Séville, faisait allusion à des membres du proche entourage du chanoine, en particulier Luis Fernández, *alias* Luis Castillo, suspecté d'être luthérien et d'avoir fui à Paris dès l'ouverture du procès de Juan Gil. Luis Fernández avait, en effet, écrit un *Diálogo consolatorio entre la iglesia chiquita que está en Sevilla y Jesucristo* envoyé à une religieuse de Séville, Francisca de Chaves, qui périra, quelques années plus tard, brûlée vive après l'autodafé du 22 décembre 1560. Une instruction avait été transmise pour qu'il fût arrêté ou à tout le moins interrogé par les inquisiteurs ou l'official de Paris ; elle déclare :

> ¿ quién [sic] son las personas de esta iglesia chiquita que dize en el diálogo y quién es el pastor y quiénes son esos miembros delante de Cristo que han quebrado los miembros sanos por podridos herejes y quién son los tres f[ulan]o, f[ulan]o y f[ulan]o que no nombra y han cortado y quién son aquellos que tienen los que allí dicen de Bulas y jubileos y qué doctrina de evangelio es la que se sigue [?] acá como en París como por sus cartas escribe y quién son los Herodes y Nerones que dice que los hay aquí y qué doctrinas es la que acá y en París se persigue y en qué difiere de la doctrina común que tiene la Iglesia y qué libros son los que allá dice que lee que no se venden en público y quién son los que leen allá y acá y qué es aquello que dice que allá hay muchas lecciones pero de lo otro público nihil [?], quién lo predica o enseña y en qué está la diferencia y quién son los lobos hipócritas y fariseos de quien en el dicho diálogo y en sus cartas habla ?[19]

Bien que le texte rédigé par Luis Hernández ait disparu, cette liste de questions confirme l'existence, à Séville, d'un cénacle organisé autour de Juan Gil, partisan d'un retour aux sources de l'Évangile, ouvert aux doctrines protestantes et contestant nombre de principes fondant l'autorité de l'Église romaine. L'affaire du *Diálogo de la iglesia pequeña* ne semble toutefois pas avoir conduit à la mise en accusation d'un nombre important de personnes, quand bien même était découvert, à ce moment-là, un envoi d'ouvrages protestants en provenance de Bruxelles[20].

19. Lib 574, f° ccxvi-ccxvii : *Instrucción para Francia*, non daté (été 1550). Certaines des pièces relatives à cette affaire ont été publiées par Beltrán de Heredia en appendice à son ouvrage *Domingo de Soto*..., p. 640 s.

20. Ces livres étaient à l'intérieur d'un coffre que Gaspar Zapata, serviteur de don Fadrique, le frère du marquis de Tarifa, avait demandé à un gentilhomme sévillan de ramener de Bruxelles à Séville parmi ses effets personnels : A.H.N. Inq. Lib. 574, f° ccxvi.

Peu de temps après cette affaire, intervint la condamnation de Juan Gil de 1552. Il avait été jugé pour un certain nombre de propositions défendues publiquement, parfois durant des sermons, qui sans être ouvertement protestantes pouvaient être interprétées comme s'inspirant de thèses réformées sur certains points, tels que la justification par la foi ou le rejet du culte des saints[21]. Au cours des années qui suivirent, divers membres de son entourage furent jugés mais il s'agissait toujours d'accusations ponctuelles[22], sans que l'Inquisition ne parvienne à mettre la main sur un réseau de croyants ni même, semble-t-il, à en soupçonner l'existence.

Ainsi, si on en croit Reginaldo González Montes, en 1555, une femme protestante, en proie à un accès de folie, parvint à tromper la vigilance des personnes qui en avaient la garde. Elle se rendit devant l'Inquisition et y aurait dénoncé trois cents *lutheranos* devant des inquisiteurs médusés qui ne voulurent voir là autre chose que des élucubrations d'une folle[23]. Si protestantisme il y avait à leurs yeux, ce ne pouvait être le fait que de quelques individus et nullement d'un réseau.

Par la suite, certains indices concordants, dont la fuite des moines du couvent de San Isidoro où s'était constituée une véritable communauté crypto-protestante, éveillèrent les soupçons des inquisiteurs. Un premier groupe de religieux avait discrètement quitté Séville en 1555[24]. En 1557, peu de temps avant les arrestations massives auxquelles allait procéder le Saint-Office, une dizaine d'autres moines partirent séparément pour ne pas éveiller l'attention des autorités. Ils se retrouvèrent à Genève et furent accueillis par les Espagnols exilés, parmi lesquels se trouvaient certains transfuges sévillans de 1555, et ces exilés jouèrent un rôle particulièrement important dans l'envoi d'ouvrages et d'écrits de propagande protestante en Espagne[25].

---

21. Publié par Adolfo de Castro, *Historia de los protestantes españoles y de su persecución por Felipe II,* Cadix, 1851, p. 212 et par Augustin Redondo en appendice à son article «El doctor Egidio...», p. 593-598.

22. Michel Bœglin, *L'Inquisition espagnole au lendemain du concile de Trente : le tribunal du Saint-Office de Séville (1560-1700),* Montpellier : Presses de l'Université, 2003, p. 316-317.

23. La précision des chiffres n'est nullement de rigueur dans l'ouvrage, comme on peut le remarquer à diverses reprises : à un autre endroit, González Montes évoque l'arrestation de plus de huit cents personnes, chiffre bien au delà de la réalité. La personne à qui avait été confiée cette femme était Francisco de Zafra, qui parviendra a s'enfuir de la prison de Triana en novembre 1557 et qui connaissait probablement l'ensemble des membres de la communauté sévillane, *El Reginaldo...,* p. 235 et p. 267.

24. Cipriano de Valera, cité par E. Boehmer, *op. cit.,* vol. 2, p. 73.

25. Jean-François Gilmont, «La propagande...»., p. 122-129.

Et, de fait, il faudra attendre le grand coup de filet de 1557 dans les milieux protestants de Séville, à la suite de la bévue de Julián Hernández, pour que l'Inquisition prenne la juste mesure de l'étendue de ces groupuscules qui, jusque là, semblaient être passés inaperçus. La répression prit des proportions effroyables. De l'ensemble des condamnés espagnols, trente-huit périrent brûlés et cinquante-six furent réconciliés ou durent abjurer de *vehementi*. À l'occasion de ces autodafés, le procès de Juan Gil fut rouvert, ses os déterrés et son effigie brûlée comme hérétique luthérien à côté de celle de Constantino, dont le procès s'acheva après son décès survenu en captivité. Vingt autres condamnés jugés par contumace virent leur effigie passée par le feu. Au total, quelque cent trente Espagnols furent condamnés entre 1559 et 1565 et même si on sait qu'une poignée d'entre eux fut poursuivie durant les années suivantes, nous avons là l'essentiel de ce groupe[26].

En outre, les juges condamnèrent près de quatre-vingt dix étrangers pour protestantisme ces mêmes années, sans qu'aucun lien ne transparaisse entre la communauté de Séville et eux, confirmant ainsi une des spécificités du «luthéranisme» castillan. On aurait pu s'attendre en effet, dans un port marchand tel que Séville, dans lequel s'étaient fixées plusieurs communautés étrangères, à des contacts entre des ressortissants des États du Nord et les Sévillans tentés par les échos de la Réforme. Or il n'en fut rien si on se fie à la correspondance du tribunal ou au témoignage de Reginaldo González Montes[27].

---

26. Le nombre d'Espagnols emprisonnés fut bien plus supérieur à 130 personnes puisque plusieurs d'entre elles virent leur procès suspendu ou furent absoutes dans le meilleur des cas. Celles-ci ne sont généralement pas prises en compte dans les chiffres des tableaux qui suivent car dans de nombreux cas d'absolution ou d'affaire classée, le délit n'est pas signalé sur les relations de cause et les relations «hors autodafé» (qui retracent l'activité annuelle du tribunal, hors des cérémonies) sont en général manquantes pour la période 1559-1565. Quelques individus furent jugés dans les années postérieures à 1565 mais on ne dispose plus de relations de causes pour cette période. Cf. M. Bœglin, *L'Inquisition espagnole...*, p. 324 (tableau 30) et 333 s.

27. Cela confirme la spécificité du *lutheranismo* péninsulaire. L'étude des protestants étrangers relève d'une autre problématique, celle de la frontière confessionnelle savamment entretenue par le tribunal pour maintenir vive auprès de la population la crainte du protestantisme et de l'étranger qui le véhicule et empêcher l'infiltration des doctrines réformées. En dehors de quelques relations avec des Italiens et des Flamands, pour la plupart d'origine espagnole et d'ascendance parfois *conversa*, les liens avec les ressortissants d'États protestants ne semblent pas avoir existé d'une manière significative. Il est peu probable qu'un lien puisse être établi entre les étrangers protestants installés à Séville et les prédicateurs de la mouvance évangéliste de Séville comme le suggère W. Thomas dans *La represión del protestantismo en España, 1517-1648,* Louvain : University Press, 2001, p. 200. La réception en Espagne des

Retour sur la signification des événements de Séville

L'aspect insolite et brusque de cette répression, lancée à un moment où les tensions entre le chapitre cathédral et l'archevêque devenaient critiques, ont conduit certains chercheurs à relativiser le conflit religieux au profit d'une vision où prévaut la lutte engagée par les divers acteurs institutionnels du diocèse. Fernando de Valdés aurait ainsi exagéré la portée de la découverte de ce vivier d'hérétiques pour hâter une réforme du Saint-Office qu'il appelait de ses vœux, à un moment, qui plus est, où plusieurs voix dans l'entourage du roi réclamaient son départ de la cour[28].

Toutefois, par delà ses intérêts personnels et ses traits de caractère, Valdés ne fit, comme le rappelle au demeurant Marcel Bataillon, que réagir comme un homme de l'appareil, soucieux de protéger l'orthodoxie du monde catholique telle qu'elle était en train d'être définie à Rome durant ces années[29]. Il profita, en outre, d'un concours de circonstances pour mener à bien une action destinée à extirper les conceptions désormais jugées incompatibles avec les nouveaux contours de la foi officielle. Il est certain que la personnalité de l'inquisiteur général fut déterminante dans le cadre du procès de l'archevêque de Tolède, Bartolomé de Carranza, grossièrement accusé de protestantisme, et probablement en partie dans l'issue de celui de Constantino. Néanmoins, si Fernando de Valdés tint à contrôler en personne le déroulement de la procédure de Séville, c'était également parce que cette affaire touchait des membres de l'élite aussi bien municipale qu'ecclésiastique et qu'il fallait mettre la cour à l'abri de toute tentative de collusion. Il intervint, ainsi, dans la nomination des qualificateurs et consulteurs et fit envoyer un inquisiteur d'appoint (qui allait devenir l'homme de confiance de l'inquisiteur général et juge en chef de Séville) : des collaborateurs recrutés dans son cercle de clientèles et parmi ses hommes de confiance[30].

---

doctrines et des œuvres réformées emprunta d'autres canaux : à ce sujet voir l'article déjà cité d'A. Redondo : «Luther et l'Espagne...».

28. Cf. J. L. González Novalín, *El inquisidor...*, vol. 1, p. 287-290, A. Huerga, *Historia...*, vol. 4, p. 31 et p. 50-51.

29. Marcel Bataillon, *Erasmo...*, p. 708.

30. Il s'agissait de Juan González de Munébrega, évêque de Tortosa, nommé inquisiteur supplétif. Sa candidature avait été officiellement préférée à celle des évêques de Jaén et de Ciudad Rodrigo du fait des liens familiaux qu'ils entretenaient avec certains accusés de Séville (A.G.S. Estado leg. 129 f° 110 : *Memoria de lo que ha pasado...cerca de los herrores lutheranos*).

Plus que d'un affrontement de caractère personnel entre l'inquisiteur général et certaines personnalités de son diocèse, la flambée de violence de 1557 à Séville est révélatrice du profond bouleversement survenu au tournant des années 1550 en Espagne comme dans d'autres pays de la Chrétienté au regard des doctrines protestantes et des menaces qu'elles pouvaient représenter. L'élection à la tête de la Curie de Gian Pietro Carrafa, connu sous le nom de Paul IV, en 1555, rendait compte de l'évolution des positions de la réformation catholique face aux doctrines réformées. Malgré l'interruption du concile entre 1552 et 1562, le parti intransigeant avait pris le dessus à Rome, ce dont suffisent à témoigner le procès intenté au cardinal Giovani Morone, partisan d'un dialogue avec les protestants et, de façon plus générale, ceux des *spirituali*[31]. L'espoir d'un concile œcuménique était abandonné et la stratégie d'offensive pour contrer le développement des Églises concurrentes l'emportait. En Espagne, l'accession de Fernando de Valdés, en 1547, à la tête de l'Inquisition, un an après qu'il eût été investi archevêque de Séville, avait consacré la victoire du parti anti-érasmiste au sein de la chancellerie, alors que le très intransigeant cardinal Juan Martínez Silíceo Muñoz présidait aux destinées spirituelles de l'archevêché de Tolède. Face à la mobilisation des tenants de l'orthodoxie, les individus ouverts au renouveau spirituel s'exilèrent lorsque la présence de l'Inquisition se faisait menaçante, s'entourèrent de précautions ou s'organisèrent en sociétés de l'ombre pour débattre et professer éventuellement leur foi.

À Séville, ces *«lutheranos»* se retrouvaient dans des demeures où étaient lus les Évangiles et des œuvres des réformés et où on débattait des questions de foi. Quand bien même chacun de ces lieux n'était pas nécessairement le siège d'un cénacle spécifique, on a le sentiment de se trouver en face de plusieurs cercles sans grand contact entre eux. En effet, le nombre réduit de témoins dans plusieurs extraits de procès aujourd'hui disponibles ou de relations de sentences, laisse entendre que toutes ces personnes ne constituaient pas une seule et même communauté et qu'elles ne se connaissaient pas même entre elles[32]. Seuls peut-être certains individus tels que Juan Gil, le prêtre Francisco de Zafra ou encore les pasteurs de ces groupes connaissaient-ils toutes les personnes partageant la même sensibilité religieuse.

---

31. H. Jedin, *Manual de...*, vol. V, p. 666 et s., D. Cantimori, *Eretici italiani del Cinquecento*, Turin, Einaudi, 1992 p. 543-548. Voir aussi John Tedeschi, *The italian reformation*, Ferrare, 2000.

32. Ainsi compte-t-on seulement treize témoins à charge dans le procès de Francisca de Chaves, six témoins dans celui de Juana de Mazuelos. Les arrestations des accusés, en outre, s'échelonnent sur trois ans, de 1557 pour les premières à 1559.

González Montes, pour sa part, ne s'appesantit pas sur cet aspect et n'évoque que deux groupes de croyants : celui du couvent isidorien de Santiponce, à dix lieues de Séville, et celui qui avait pour habitude de se réunir chez Isabel de Baena. Le couvent San Isidoro était devenu le haut lieu de la réforme à Séville et le départ des onze moines en 1557 semble davantage être dû à la volonté de vivre leur foi en conformité avec leur conscience qu'à une menace de l'Inquisition[33]. Le petit groupe de religieux isidoriens, qui ne regroupait qu'une partie des frères, avait été initié à l'évangélisme lors de réunions clandestines organisées dans le monastère par le clerc García Arias, appelé le *Maestro* Blanco[34].

La demeure d'Isabel de Baena, *mujer honesta* dans le vocabulaire des greffiers du tribunal, était, selon González Montes, le lieu où se retrouvaient en secret les membres du groupe de Séville ; elle fut accusée d'être, selon le libellé de la relation de causes, «fautora y receptadora y encubridora de herejes en cuya casa se hicieron conventículos en aprobación y enseñanza de la secta luterana, la cual casa se mandó derrocar y sembrar de sal con un padrón de letras que diga la causa por que se derribó» : ce siège des conventicules se trouvait à proximité de l'école des Niños de la doctrina où avaient enseigné Juan de Pineda et Constantino ainsi que plusieurs de leurs proches[35].

Toutefois, malgré le silence de González Montes à ce sujet, plusieurs autres maisons particulières peuvent être identifiées à partir de la correspondance du tribunal comme ayant servi de lieu de réunion ou de lieu de culte. C'est le cas ainsi de celle de la *beata* María Cornejo, «en cuya casa ovo conventículos en aprobación y enseñanza de dicha secta luterana» ou celle de Luis de Albrego accusé, en outre, d'avoir réceptionné des ouvrages interdits (probablement les livres convoyés par Julián Hernández)[36]. On sait aussi, par des extraits de procès, que Catalina Villalobos réunissait chez elle régulièrement une douzaine de *lutheranos*, selon ses propres termes, pour débattre de points de théologie[37].

---

33. Antoine Corran [A. del Corro], *Lettre envoyée à la majesté du roy des Espaignes &c. nostre sire*, 1567 [Anvers, Gilles Coppens van Diest], f° 3r. Exemplaire microfilmé du Musée Historique de la Réformation à Genève. Je remercie le Pr Jean-François Gilmont pour les informations relatives à cette édition.

34. *El Reginaldo...*, p. 411-414.

35. BNE, ms 6176 f° 226 s: relation de l'autodafé du 21 septembre 1559; Pedro Roca, «Relación del auto de fe que se hizo en Sevilla contra los luteranos en el año 1559», *Revista de Archivos, Bibliotecas y Museos*, año vii, tomo viii (1903), p. 215-219, p. 215; *El Reginaldo...*, p. 383.. Cf. également E. Schäfer, *op. cit.*, vol. 1, p. 371.

36. A.H.N. Inq. leg. 2075 exp. 1.

37. Robert C. Spach, «Juan Gil and sixteenth-century spanish protestantism», *Sixteenth*

Ces communautés n'étaient toutefois pas organisées en congrégation ni très structurées. C'était là le propos de Juan Ponce de León, noble issu de l'une des familles les plus prestigieuses de Séville, qui décida de mettre ses ressources et son énergie au service de la foi protestante mais son groupe fut bientôt démantelé[38]. Juan Ponce de León avait été converti aux nouvelles doctrines par *fray* Casiodoro de la Reina, frère du couvent de San Isidoro, qui fuira de Séville peu de temps avant que l'offensive ne soit lancée[39]. Le fils du comte de Bailén aurait rapidement tenté d'organiser un des cénacles en achetant une maison pour en faire une chapelle et un lieu de discussion[40] et il aurait également fait nommer un prédicateur pour cette communauté. Il s'agissait ainsi de groupes probablement récents, comptant peu d'années d'existence au moment de la répression, qui commençaient seulement à se structurer, à l'instar du cénacle de Juan Ponce de León. Cela explique d'autant mieux la rapidité avec laquelle ils furent démantelés et l'efficacité de l'opération policière : passé l'an 1565, en effet, on ne relève quasiment aucun nouveau procès de protestantisme intenté à des péninsulaires à Séville[41].

Aux yeux des inquisiteurs, il ne faisait guère de doute qu'il s'agissait de protestants au regard de l'organisation clandestine de ces groupuscules et surtout de la définition toute particulière du crime d'hérésie[42]. L'hérétique se définit comme un individu qui adhère à une doctrine erronée, qu'il sait être contraire à l'Église et qui s'attache avec ténacité à l'erreur[43]. À l'heure où les principaux points des doctrines réformées avaient fait l'objet d'une attaque en règle de la part des pères catholiques réunis à Bologne et à Trente

century Journal, XXVI/4 (1995), p. 857-879, p. 867.

38. Plusieurs documents signalent très précisément que le délit d'hérésie de Juan Ponce de León court à compter de 1557 bien qu'il ait probablement été initié par Casiodoro de la Reina auparavant. Voir par exemple, BNE, ms 721 f° 93-95 «empezó a cometer los delitos de herejía y apostasía por que fue relajado desde principio del mes de marzo del año de 1557 y que desde aquel tiempo deve ser havido y juzgado por hereje» ou un document similaire de la Bibliothèque capitulaire de Séville (BCC), Secc Bibl, mss 64-7-118, f° 107r.

39. Extraits du procès de Fray Luis de la Cruz, J. I. Tellechea Idígoras, «Fray Luis de la Cruz O. P. ¿"hereje luterano"?», *Tiempos...*, p. 194-211, p. 208 et BNE ms 6176 f° 302 v. Voir également Montes qui parle de la «estrechísima amistad que a él nos unía» : *El Reginaldo...*, p. 373 .

40. BNE, ms 6176, f° 300r, «una heredad y en ella hacer una como mesquita...».

41. Michel Bœglin, *L'Inquisition espagnole...*, p. 331-335.

42. Le terme *lutherano* sera utilisé jusqu'au XVIIe siècle pour les protestants, fussent-ils anglicans, calvinistes ou membres de l'église luthérienne.

43. Cf. Nicolau Eymerich et Francisco Peña, *Le manuel des inquisiteurs*, traduction du latin au français et édition de Louis Sala-Molins du *Directorium inquisitorum [XVIe siècle]*, Paris : Albin Michel, 2001 [1973], p. 78-80.

depuis 1547, défendre des positions audacieuses sur la justification ou sur la valeur des sacrements relevait devant l'Inquisition de l'affiliation au protestantisme[44]. L'Inquisition, en outre, faisait obligation à toute personne ayant eu vent de crimes d'hérésie d'en référer à l'institution, les confesseurs ne pouvant en aucun cas absoudre des condamnés pour de tels délits : dès lors qu'un individu s'abstenait de dénoncer de tels attentats contre la foi, il était jugé comme *encubridor de herejes* ou accusé de recel d'hérétique et, partant, considéré comme un complice de *lutheranos* et donc fortement suspecté d'être lui-même protestant.

Enfin, la lecture d'ouvrages interdits était elle-même constitutive du délit d'hérésie : y compris lorsque leur consultation répondait à un simple souci de curiosité, les prévenus étaient fortement soupçonnés et l'abjuration de *vehementi* s'imposait comme la sentence minimale, surtout s'il y avait des circonstances aggravantes[45]. La définition du protestantisme aux yeux des inquisiteurs, qui plus est, ne s'embarrassait guère de détails et certaines critiques des sacrements, du culte des saints ou de la justification par les œuvres étaient considérées suffisamment apparentées à la pensée de Luther pour convaincre l'accusé de luthéranisme[46].

Aussi, la question de l'identité religieuse de ces individus reste-t-elle entière, tout comme le demeure celle de la possibilité de professer véritablement le protestantisme à l'intérieur de la péninsule, du fait des conditions sociales et politiques prévalant dans l'Espagne de Charles Quint et de la surveillance exercée par l'Inquisition sur les questions religieuses notamment depuis

44. Canons de la IVe session du concile sur la manière d'interpréter la Sainte Écriture, G. Alberigo et *al.*, *Les conciles œcuméniques*, Paris : Cerf, 1994, vol. II-2, p. 1353, sur la justification (Sess. VI, notamment le chap. XVI sur le mérite des bonnes œuvres), *ibid.*, p. 1379, sur l'Eucharistie et les sacrements, sessions du 3.3.1547 et sess. XIII du 11.10.1551 (*ibid.* p. 1393 s et p. 1411 s).

45. Ainsi, un dominicain, le *maestro fray* Domingo de Guzmán, qui avait apporté de Flandre nombre d'ouvrages interdits et en avait distribué à plusieurs personnes, fut condamné à abjurer de *vehementi* «por cosas de la secta luterana e por aber favorescido y encubierto a personas que tenían la secta luterana y aver traído de Flandes mucha copia de libros heréticos y tenídolos mucho tiempo en su poder y leído en ellos y comunicado con otras personas que sabía tenían la dicha secta luterana». Il dut, en outre, se rétracter de certaines propositions tenues publiquement : AHN Inq. leg. 2075 exp. 3.

46. Voir le témoignage d'un qualificateur dominicain, Juan de la Peña, qui proteste de la propension des inquisiteurs à qualifier les propositions hors de leur contexte, publié par J. I. Tellechea Idígoras, «La reacción ante el luteranismo (1520-1559)», *Tiempos recios...*, p. 23-32, p. 31-32.

la fin des années 1520[47]. D'une part, on peut s'interroger sur le degré de connaissance des doctrines réformées dans leur ensemble : les obstacles légaux pour se procurer les œuvres interdites supposaient certes autant de difficultés, quand bien même elles finissaient par pouvoir être contournées jusqu'à la fin de la décennie 1550, époque à laquelle le contrôle exercé sur les écrits fut notablement plus rigoureux[48]. D'autre part, les possibilités de débat théologique étaient nécessairement limitées à des *conventículos* où, au cours de réunions secrètes, étaient débattues des questions de doctrine, où étaient lus les Évangiles aussi bien que des textes de réformés, ce qui permettait de se confronter à la pensée de Luther et de ses disciples et d'y puiser les fruits d'une réflexion critique qui n'avait aucune raison de se limiter ou de s'arrêter au seuil de l'érasmisme.

Il est naturellement inconcevable, dans ces conditions, de parler d'un parti protestant en Espagne, quand bien même certains en eussent effleuré l'idée, tel Agustín de Cazalla, qui lors des audiences devant l'Inquisition de Valladolid affirma qu'avec un peu plus de temps, la Réforme aurait compté plusieurs milliers de membres en Espagne[49] ; ou pour Séville, le cas de Juan Ponce de León, qui caressait le rêve de diffuser la doctrine protestante auprès des Espagnols et «alumbralles a ser cristianos y desengañallos de la fe que tenían» en fondant une Église protestante appelée à supplanter celle de Rome[50].

À l'encontre de la thèse de Marcel Bataillon, selon laquelle la répression de 1557 n'aurait pas touché des protestants mais des érasmistes, accusés de luthéranisme pour mieux les disqualifier, on relèvera que peu d'accusés se réclament d'Érasme selon les sources aujourd'hui disponibles[51]. En revanche, les cas répétés et attestés de martyre d'individus préférant sacrifier leur vie à leur conscience ne font que confirmer l'attachement indéfectible de

47. Augustin Redondo, «Luther et l'Espagne, 1520-1536», *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 1 (1965), p. 109-165.

48. Virgilio Pinto Crespo, *Inquisición y control ideológico en la España del siglo XVI*, Madrid : Taurus, 1983.

49. «Si esperaran cuatro meses para perseguirnos, fuéramos tantos como ellos, y si seis, hiciéramos de ellos lo que ellos de nosotros», J. Alonso Burgos, *op. cit.*, p. 60.

50. BNE, ms 6176, f° 300 v.

51. L'un des seuls cas que j'aie retrouvé où sont reprochés à l'accusé des éloges faits à Erasme est celui du *bachiller* Diego de Mairena, dont la *relación de méritos* est publiée dans *L'Inquisition espagnole au lendemain du concile de Trente...*, p. 288 : encore faut-il préciser qu'il était accusé, en outre, de défendre la mémoire de Constantino, et par la rumeur publique de ne pas se confesser, de critiquer le nouveau missel romain et de dire du mal du pape.

plusieurs protestants à leur profession de foi. Nombre de ces victimes étaient des disciples de Juan Gil, qu'il s'agisse par exemple du *licenciado* Cristóbal de Losada ou de la religieuse Francisca de Chaves[52]. Julián Hernández, le porteur de livres de propagande protestante, avait de surcroît apporté lors d'un précédent voyage à Séville en 1555, des lettres du réformé sévillan exilé, Juan Pérez de Pineda, adressées au chanoine, chez qui il devait se rendre[53]. Plusieurs accusés, en outre, proches du même Juan Gil, affirmaient, au cours de leurs procès, se considérer luthériens, c'est-à-dire protestants, comme le confirme l'étude menée par Robert C. Spach[54].

Les doctrines défendues par les deux figures marquantes de la mouvance réformée sévillane, Constantino et Egidio, dans leurs écrits et leurs prêches incriminés relèvent d'un christianisme éclairé, empreint d'humanisme critique et de piété, inspiré par un vif sentiment de la grâce tout en marquant une certaine distance avec les dévotions populaires[55]. Si les écrits de Constantino ne contenaient nulle référence explicite à des éléments de la doctrine protestante, les qualificateurs du Saint-Office lui reprochèrent à plusieurs reprises ses silences sur nombre de questions qui déchiraient la Chrétienté, telles que l'importance des œuvres dans l'économie du salut, le culte de saints ou l'autorité du Saint-Père dans l'Église[56]. Des affirmations ou des omissions qui ne suffisent pas à faire de ces religieux des partisans inconditionnels de Luther. Cependant, à partir des années 1550, un nombre croissant de théologiens catholiques voyaient dans la question de la justification la ligne de partage entre la doctrine romaine et les thèses réformées et, à Rome aussi bien qu'en Espagne, les qualificateurs commencèrent à apprécier sous un autre œil des affirmations qui, jusque là, n'avaient nullement été assimilées à des propositions luthériennes[57].

---

52. Cf. E. Schäfer, *op. cit.*, vol. 2, p. 298-307, J. A. Llorente, *Historia crítica...*, vol. 2, p. 207-8.

53. A.H.N. Inq. leg. 4514 exp. 15, f° s/n, *Relación de méritos de Gaspar Ortiz*, publiée par Álvaro Huerga, «Procesos de la Inquisición a los herejes de Sevilla, 1557-1562», *Historia de la Iglesia y de las instituciones eclesiásticas. Trabajos en homenaje a Ferrán Valls i Taberner*, ed. Manuel J. Peláez, Barcelona, 1990, 4107-4144, p. 4135.

54. Les sœurs doña María et doña Luisa Manuel, «réconciliées», et leur entourage. R. C. Spach, «Juan Gil and ...», p. 867-868.

55. R. Guerrero, *op. cit.*, p. 311-325, A. Redondo, «Juan Gil...», p. 590-591, J. C. Nieto, *El Renacimiento...*, p. 349-362.

56. Voir le dossier de qualification des œuvres de Ignacio J. García Pinilla, «Más sobre Constantino Ponce de la Fuente y el *parecer* de la Vaticana», *Cuadernos de investigación científica,* 17 (1999), p. 191-225, p. 212-214.

57. Thierry Wanegffelen, *Ni Rome ni Genève. Des fidèles entre deux chaires en France au*

Plus que de disciples inconditionnels de Luther ou de Calvin, il semble s'agir, à Séville, de chrétiens qui espéraient qu'un concile véritablement œcuménique serait encore possible ou qui suivaient une interprétation personnelle de la foi, faite d'emprunts à la fois au protestantisme et au catholicisme, à l'image de ce «plat pays de la croyance» du milieu du XVIe siècle évoqué par Thierry Wanegffelen à propos des croyants français qui refusaient de choisir entre Rome et Genève[58]. Il est à cet égard révélateur que, dans les rares extraits de procès, Luther et Calvin soient rarement cités en dehors de leurs œuvres, mais en revanche deux condamnés, Egidio et sa disciple Francisca de Chaves, citent nommément Mélanchton, le réformateur partisan d'un dialogue ouvert avec Rome ; cette dernière le considère même comme plus sage et plus mesuré que Luther[59]. On a le sentiment d'être face à des groupes qui puisent leur réflexion théologique aux racines de l'érasmisme certes, mais également chez les Réformateurs et sans nécessairement rompre avec l'Église catholique, à une époque où bien des questions dogmatiques restent ouvertes.

Au demeurant, jusqu'au milieu du XVIe siècle en France, aux yeux des croyants la frontière entre protestantisme et catholicisme ne repose pas nécessairement encore sur des bases théologiques. Si le *Solus Christus* ou l'Eucharistie constituaient la ligne de partage entre le catholicisme et le protestantisme, la rupture se fonde également et surtout à cette époque sur la piété et la sensibilité religieuse : tandis que le catholique suit un *credo* qui lui impose certaines pratiques comme, entre autres, l'assistance à la messe, c'est pour le protestant la Parole qui nourrit la piété du chrétien[60]. A une date où les forteresses confessionnelles ne sont pas encore fermement enracinées dans des corps de doctrine rigoureux, on remarque en France comme en Espagne l'existence d'une sensibilité religieuse qui ne s'accommode pas des canons tridentins, mais refuse de rompre le lien qui l'unit à Rome.

XVIe siècle, Paris : Honoré Champion, 1997, p. 8-9. J. I Tellechea Idígoras parle pour sa part de «zona franca o *Hinterland*» pour qualifier l'évangélisme castillan du XVIe siècle : *Tiempos recios...*, p. 204.

58. Thierry Wanegffelen, *Ni Rome ni...*, p. 27-31. Voir également du même auteur, «Réforme, réformation, protestantisme», J. Miller, *L'Europe protestante au XVIe et XVIIe siècles,* Paris : Belin - De Boeck, 1997, p. 31-53, p. 47-51.

59. Voir l'abjuration d'Egidio publiée par A. Redondo, «El doctor...», p. 598 et E. Schäfer, *op. cit.*, vol. 2, p. 300.

60. Thierry Wanegffelen, «Réforme, réformation, protestantisme», J. Miller, *L'Europe protestante au XVIe et XVIIe siècles,* Paris : Belin-De Boeck, 1997, p. 31-53, p. 46-52; *Ni Rome, ni...*, p. xv-xvi.

Il est, en effet, loin d'être établi que tous les condamnés de Séville, y compris les principaux prédicateurs, se soient réclamés du protestantisme ou plutôt du luthéranisme : il n'est que de relire la virulence avec laquelle Antonio del Corro fustige dans sa *Lettre au roi des Espaignes* la qualification de «luthérien» retenue contre Juan Gil[61] ou de relever que Reginaldo González Montes s'emploie à éviter ce terme pour qualifier les membres de la communauté de Séville pour s'en convaincre[62]. Les réticences qu'eurent tant Casiodoro de la Reina qu'Antonio del Corro, anciens moines du couvent San Isidoro, après leur fuite à Genève, à adhérer sans réserve aux confessions de foi des jeunes congrégations réformées auxquels ils participèrent, ne semble que confirmer la spécificité de ce «protestantisme» andalou.

Quelle qu'ait été la sensibilité religieuse qui restera difficile à apprécier à partir d'éléments épars de la correspondance administrative de la cour et en l'absence des actes des procès des principaux acteurs du drame sévillan, les inquisiteurs se trouvèrent face à de véritables réseaux de l'ombre. L'analyse des caractéristiques sociologiques de l'ensemble des condamnés le révèle en partie, montrant les spécificités de ces communautés malgré la grande variété des milieux touchés par la répression.

Des communautés repliées sur elles-mêmes

L'origine professionnelle des prévenus montre la grande hétérogénéité des milieux touchés. À la différence du groupe protestant de Valladolid, démantelé à la même date, bien plus soudé et homogène d'un point de vue sociologique[63], les accusés de Séville proviennent des divers groupes sociaux existant dans la capitale des Indes. Depuis les nobles familles de Séville, les magistrats municipaux et les chanoines, les religieux et religieuses jusqu'aux esclaves, en passant par les artisans et les commerçants, la société sévillane dans toute sa diversité apparaît ici représentée. Toutefois, comme il ressort du tableau 1, la grande majorité des *lutheranos* provient du secteur tertiaire, qui représente 77 % des condamnés, et appartient notamment à la société ecclésiastique et aux milieux lettrés ou cultivés.

---

61. Antonio del Corro, *Lettre envoyée...*, f° 3r-6r.

62. «*Luterano*» (*lutheranus*) est généralement repris comme qualification des juges ; en revanche les périphrases telles que «hombres instruidos en la piedad evangélica» (*El Reginaldo...*, p. 297); «mártires cristianos» (p. 371) et «profesión de Evangelio», (p. 371), «santa y verdadera doctrina», etc. abondent pour qualifier les condamnés et leurs doctrines. Cf. aussi Francisco Ruiz de Pablos, *Artes de la Santa Inquisición...*, p. 127.

63. J. Alonso Burgos, *El luteranismo...*, p. 59-69.

Tableau 1 : Inquisition de Séville (1559-1565): Milieu socio-professionnel des ressortissants de la péninsule accusés de protestantisme [64]

Sector primario / secteur primaire			
Viñadero / vigneron	**1**	*[0]*	**0,9 %**
Artesanos – sector secundario / artisans – Secteur secondaire	**16**	*[11]*	**14,2 %**
Albañil/maçon	3	[1]	
Bordador/brodeur	1	[1]	
Calderero/chaudronnier	1	[1]	
Candelero/cirier	1	[1]	
Cerrajero/serrurier	1	[1]	
Componedor de imprentas – impresor / ouvrier typographe – imprimeur	2	[2]	
Platero/orfèvre	3	[1]	
Tablador (sic)/scieur (?)	1	[1]	
Trapero/fripier	3	[2]	
Administración y servicios / administration et services	**35**	*[18]*	**31,0 %**
Veinticuatro de Sevilla/membre du Conseil des Vingt-Quatre	3	[o]	
Jurado/magistrat municipal	2	[1]	
Arrendador/fermier des impôts	1	[1]	
Mercader/marchand	6	[1]	
Médico/médecin	6	[2]	
Boticario/apothicaire	2	[1]	
Maestros, administradores y residentes en las casas de los niños y niñas de la doctrina/maîtres, administrateurs et résidents de...	6	[5]	
Escritor de libros/auteur de livres	2	[1]	
Estudiantes/édudiants	3	[3]	
«Bachiller»/bachelier	1	[1]	
«Licenciado»/licencié	1	[1]	
Limosnero/quêteur	1	[1]	
Cocinero/cuisinier	1	[1]	

64. Le tableau 1 indique les milieux dont sont issues les personnes jugées : aussi, les membres d'une même famille ont été rangés dans la catégorie socio-professionnelle du chef de famille lorsqu'ils sont plusieurs à être condamnés, s'ils n'ont pas de métier spécifié. Le chiffre entre crochets de la colonne de droite indique le nombre de titulaires de la charge qui furent jugés, en d'autres termes la profession du chef de famille, généralement celle du père. Dans un seul cas, la profession d'un des fils a été utilisée comme profession du chef de famille, pour le cas du *licenciado* González, dont le père n'apparaît pas cité dans les relations de causes : sa mère, ses frères et ses sœurs figurent donc dans cette catégorie. Les titres *bachiller* et *licenciado*, récurrents pour nombre de religieux et de médecins, n'ont été indiqués que lorsqu'aucune profession (clerc, bénéficier, médecin, etc.) n'était mentionnée. De même, les appellations de nobles ou de *mujer honesta* n'ont été retenues que dans les cas où aucun milieu professionnel ne se dégageait des informations contenues dans les relations de causes.

Le nombre élevé de gens de religion jugés qui constituent à eux seuls près de la moitié des condamnés de Séville (46 %) retient l'attention, en premier lieu. Malgré le fait que plusieurs religieuses du couvent Santa Paula de Séville aient reconnu s'être détournées des dévotions après avoir assisté à plusieurs sermons de Juan Gil dans leur couvent au cours des années 1540[65], on ne trouve en définitive qu'une seule condamnée de ce monastère (Leonor de San Cristóbal, originaire de l'île portugaise de Madère) aux côtés d'une autre religieuse, Francisca de Chaves, issue, quant à elle, d'un des couvents les plus prestigieux de Séville, le couvent Santa Isabel[66]. En outre, apparaissent citées deux «*beatas*», ces femmes dévotes et pieuses, qui choisissaient souvent de vivre dans le siècle mais se plaçaient sous la direction spirituelle d'un clerc.

La quasi-totalité du groupe de religieux est donc constituée d'hommes, pour la plupart des isidoriens[67] (près de vingt-cinq condamnés) jugés aux côtés d'une poignée de dominicains arrêtés pour des écrits, des propos mais aussi des prêches fleurant l'hérésie. Les prédicateurs qui se trouvaient dans l'entourage de Juan Gil et de Constantino payèrent un lourd tribut à l'Inquisition et furent tenus pour hautement suspects.

En effet, lors des autodafés des années 1559-1565, au moins neuf d'entre eux furent condamnés outre les docteurs Juan Gil et Constantino[68]. Certainement les condamnations de prêcheurs furent-elles plus nombreuses que ne l'indiquent les relations de causes laconiques de ces années-là. Depuis 1554, en toile de fond à la répression inquisitoriale qui se préparait, se tramait une sourde lutte menée par les pères de la Compagnie de Jésus, appuyés par les autorités épiscopales, pour contrer l'influence des prédicateurs évangélistes[69]. À un moment où le concile de Trente allait faire des évêques les garants de l'orthodoxie des prêches dans les diocèses[70], l'Inquisition allait, quant à elle,

65. AHN Inq. leg. 2942 exp. 78, publié en partie par Beltrán de Heredia, *op. cit.*, p. 743-747.

66. A.H.N. Inq. leg. 2075 exp. 1.

67. Les isidoriens étaient des ermites de Saint Jérôme souvent qualifiés dans la documentation d'époque par «monjes de San Jerónimo». Ce n'est qu'en 1567 que l'ordre fondé par *fray* Lope de Olmedo dans le premier tiers du XVe siècle allait être incorporé à l'Ordre de Saint Jérôme, à la demande expresse de Philippe II : cf. Ignaci Fernández Terricabras, «La incorporación de los isidros y de sus bienes a la orden de San Jerónimo (1567-1568)», *La orden de San Jerónimo y sus monasterios*, vol. 2, San Lorenzo del Escorial, 1999, p. 1001-1013.

68. Dans le tableau 1, les prédicateurs ont été rangés selon leur dignité et leur appartenance au clergé séculier ou régulier. Seul le *licenciado* Juan González, à propos duquel nous ne disposons d'aucune autre information, a été classé parmi les prédicateurs.

69. Boehmer, *op. cit.*, vol. 2, p. 15 s.

70. Concile de Trente, session V, décret II du 17 juin 1546 ; cf. Hubert Jedin, *Historia de la Iglesia...*, vol. V, p. 644 et *Les conciles œcuméniques...*, p. 667-670.

se prévaloir de sa juridiction sur l'hérésie pour renforcer la surveillance du contenu des sermons, la prédication étant jugée une des voies par lesquelles l'hérésie était susceptible de se diffuser dans l'assemblée des fidèles[71].

Au sein même de l'administration, l'élite municipale (*veinticuatros, jurados*) fut affectée par la répression bien qu'on remarque qu'en règle générale l'accusation d'hérésie rejaillisse sur les membres de la famille et non sur le titulaire de la charge[72]. Le milieu des professions commerciales et financières (*arrendador, mercader,...*) tout comme les médecins et apothicaires ou encore les *licenciados*, les *bachilleres* et des étudiants sont également touchés : il s'agissait là de personnes ayant dans leur ensemble un accès privilégié à l'écrit. Plusieurs membres de la *Casa de la Doctrina*, qui administraient ou enseignaient dans cette institution caritative, devenue un vivier d'hérétiques selon l'Inquisition, furent jugés : ainsi de Juan Pérez de Pineda, par exemple, condamné par contumace, qui s'était exilé à Genève bien avant la vague de répression et fit envoyer par la suite de la propagande protestante en Espagne. Ses successeurs et collègues, proches du docteur Constantino qui avait occupé la chaire des Saintes Écritures de la *Casa de los niños de la Doctrina*, allaient eux aussi pâtir de l'action inquisitoriale.

Le reste des accusés se recrute essentiellement dans le milieu des artisans, parmi lesquels on trouve un imprimeur et un ouvrier typographe, mais surtout un nombre relativement élevé de professions sans véritable rapport avec le monde de l'écrit : des scieurs en long, des serruriers, dcs plâtriers, des fripiers, tout comme parfois leurs filles ou leurs épouses qui manifestent un intérêt très vif pour les nouvelles doctrines religieuses. En revanche, comme d'ailleurs en France à la même époque, les agriculteurs sont presque totalement absents parmi les protestants, malgré l'existence dans les faubourgs des grandes villes de travailleurs des champs[73].

Les crypto-sociétés de Séville étaient plus anciennes que celle de Valladolid, qui se limitait à un groupe plus réduit et plus homogène, issu essentiellement des classes dirigeantes. Dans la capitale des Indes, au contraire, où la prédication et une certaine activité prosélyte se développaient depuis une dizaine d'années, les nouvelles formes de piété avaient eu le temps de pénétrer plus profondément dans la société et de toucher des milieux plus variés. L'origine géographique des condamnés confirme l'extrême hétérogénéité des condamnés de Séville.

---

71. La primauté de juridiction pour le contrôle des prêches et propos des religieux ne sera dévolue à l'Inquisition qu'en 1606.

72. Les titulaires des charges sont indiqués entre crochets sur le tableau 1. Cf note 64.

73. Jeanine Garrisson, *Nouvelle histoire de la France moderne,* vol. 2, Paris : Seuil, 1991, p. 89 et 92.

Origine géographique

La provenance géographique des Espagnols jugés pour protestantisme signale, en effet, la grande variété des origines des membres de ces communautés. Séville était alors la ville la plus peuplée d'Espagne et elle avait connu une croissance démographique prodigieuse tout au long au XVIe siècle jusqu'aux années 1580, date à laquelle on devait y compter plus de cent mille habitants. S'il est clair que cette capitale commerciale en plein essor avait attiré des populations des alentours, c'est bien plutôt son destin de capitale de l'humanisme qui y avait conduit nombre des futurs condamnés. Les cercles artistiques et littéraires y fleurissaient, profondément influencés par la pensée humaniste et l'érasmisme. C'est à Séville que la première œuvre d'Erasme avait été traduite en espagnol, par un chanoine de la cathédrale qui plus est[74]. Avec Valladolid, Séville était un des principaux lieux d'édition de la péninsule où plus de 700 titres avaient été publiés entre 1501 et 1550[75].

Tableau 2 : (1560-1565) : Origine géographique des condamnés pour protestantisme originaires de la péninsule[76]

Origine géographique	Condamnés	%
Séville et Triana	57	56,4 %
Reste du district	8	7,9 %
Andalousie (hors district)	17	16,8 %
Aragon	2	2,0 %
Vieille Castille	6	5,9 %
Nouvelle Castille	6	5,9 %
Guipuzcoa	1	1,0 %
Valence	1	1,0 %
La Rioja	1	1,0 %
Portugal	2	2,0 %
Origine inconnue	5	5,0 %
Total (cas connus)	101	100 %

74. Cf. José Luis Abellán, *El erasmismo español*, Madrid : Espasa Calpe, 1982, p. 99-102. Voir aussi l'introduction de Luis Gómez Canseco à l'éd. critique de l'œuvre de Rodrigo Caro, *Claros varones en letras naturales de la ilustrísima ciudad de Sevilla*, Séville : Diputación, 1992 [1630], p. 7-17.

75. Cf. Aurora Domínguez Guzmán, *El libro sevillano durante la primera mitad del siglo XVI*, Séville : Diputación, 1975.

76. Les données relatives à l'origine géographique ne sont pas disponibles pour l'année

Près de 64 % des condamnés sont issus du même district de l'Inquisition soit environ les deux tiers des condamnés de l'Inquisition pour protestantisme. Le pouvoir d'attraction de Séville, centre de théologie et d'études et haut lieu de l'humanisme chrétien dans la péninsule, est manifeste. Selon les relations de cause, à peine plus de la moitié des accusés, 54,8 %, sont originaires de Séville, soit une faible majorité dont les membres étaient, pour certains, apparentés ou étaient liés entre eux par des réseaux d'amitié ou d'affaires.

Pour les autres condamnés, c'est la diversité de leur lieu de provenance qui frappe : selon les données disponibles, les 44 condamnés originaires d'une ville autre que Séville viennent de 36 localités différentes. Il est extrêmement rare de trouver parmi ceux-ci plusieurs accusés originaires d'une même agglomération et ayant des liens familiaux entre eux. Ainsi, il n'y a, parmi les familles jugées, qu'une seule qui se soit installée à Séville, celle du *licenciado* Juan González, prédicateur d'origine morisque, qui fut condamné au bûcher en 1559 aux côtés de plusieurs de ses sœurs. Encore s'agit-il de personnes originaires de Palma de Micergiglio (actuelle Palma del Río) qui quittèrent vraisemblablement le district de Cordoue suite à des condamnations infamantes, puisque ledit Juan González avait été jugé à l'âge de douze ans pour hérésie mahométane[77]. Mais en dépit de la variété des lieux d'origine des condamnés, l'hérésie protestante resta cantonnée quasi-exclusivement à Séville.

Résidence et sociabilités

Bien qu'on ait parfois voulu voir dans le grand nombre de villes touchées par la répression inquisitoriale la preuve que l'hérésie protestante était en train de prendre durablement racine en Andalousie[78], l'étude sérielle du lieu de résidence des accusés signale en réalité que les cercles d'hérétiques étaient quasi-exclusivement limités à Séville. L'éventail des villes affectées par l'offensive inquisitoriale est bien moins ouvert que celui de l'origine des condamnés.

1559. Sur certaines relations de causes, l'origine géographique des condamnés est omise lorsque le lieu de naissance et de résidence du condamné est le même : des vérifications faites à travers d'autres éléments de la correspondance (extraits de procès, *relaciones de méritos* et lettres) confirment cette pratique.

77. A.H.N. Inq. leg. 2075 exp. 1 et BNE ms 6176, f° 301r. Au total sept membres de cette famille seront condamnés entre 1559 et 1565.

78. Gabino Fernández Campos, *Reforma y Contrarreforma en Andalucía*, Séville : Ed. Andaluzas Unidas, 1986, J. I. Tellechea Idígoras, «La reacción...», p. 29, J. C. Nieto, *op. cit.*, p. 171.

On relève en premier lieu que 76 % des accusés espagnols proviennent de Séville et de Triana, soit les trois quarts des condamnés, comme le montre le tableau 3. Au total, quinze agglomérations furent touchées par la répression du Saint-Office, mais encore convient-il de signaler que deux d'entre elles, Santiponce, bourgade où se trouvait le couvent San Isidoro, tout comme Dos Hermanas, se trouvent dans un rayon inférieur à dix lieues de Séville et ne prouvent donc nullement une extension particulière de l'hérésie protestante dans la province. Au contraire, si on observe le nombre d'accusés hors de Séville et des villages environnants, il n'y a pour l'essentiel qu'un seul condamné par agglomération, ce qui dément l'existence de réseaux à travers la plaine du Guadalquivir[79].

Tableau 3 : (1559-1565) : Lieu de résidence des condamnés pour protestantisme originaires de la péninsule ibérique

Lieu de résidence	Accusés	%
Aracena	1	0,8 %
Arcos	1	0,8 %
Cazalla de la Sierra	1	0,8 %
Dos Hermanas	1	0,8 %
Écija	1	0,8 %
Gibraleón	4	3,3 %
Granada	1	0,8 %
Guillena	1	0,8 %
Jerez	3	2,5 %
Jimena	1	0,8 %
La Parra	1	0,8 %
Lepe	2	1,7 %
Puerto de Sta María (El)	1	0,8 %
Santiponce	23	19,0 %
Séville (et Triana)	79	65,3 %
Résid. Non mentionnée	9	7,0 %
Total (cas connus)	121	100 %

79. Les informations consignées dans les relations de causes sont trop concises pour déceler, dans la plupart des cas, les liens de ces accusés avec ceux de Séville mais il n'est pas impossible que nombre d'entre eux aient été arrêtés lors d'un séjour dans la cité du Guadalquivir durant la période de mobilisation anti-protestante, tout en conservant leur résidence administrative dans leur ville d'origine. D'autres étaient liés à des membres de leur famille installée à Séville (cf. le cas de la famille Nuñez ci-dessous).

La répression n'aura donc affecté dans leur très grande majorité que des habitants de Séville et les religieux du couvent San Isidoro. Il est significatif que Lebrija et Jerez, villes où avait prêché Rodrigo de Valer ainsi que son disciple Gómez Camacho, deux hommes qui passaient aux yeux de la population pour des mystiques et furent condamnés par l'Inquisition plusieurs années auparavant, ne réunissent pas un nombre significatif d'accusés, bien au contraire. Lebrija n'apparaît pas parmi les lieux affectés par la répression ; quant à Jerez on n'y trouve que trois accusés, jugés pour des propositions luthériennes sans grande gravité au vu des peines prononcées[80]. Selon González Montes, c'est pourtant ledit Rodrigo de Valer qui avait éveillé Juan Gil aux nouvelles formes de prédication et à la lecture des Évangiles et qui a parfois été présenté comme protestant[81]. L'absence d'un quelconque foyer d'hérétiques dans ces deux agglomérations vingt ans plus tard semble ainsi infirmer la nature réformée des prédications de Valer.

Le seul noyau démantelé hors de Séville, à Gibraleón et à Lepe, localités distantes d'une vingtaine de lieues l'une de l'autre, est un milieu familial, que nous connaissons bien grâce à un concours de circonstances[82]. Il est suffisamment représentatif de nombreux traits des communautés de Séville pour qu'on s'y arrête (voir ci-contre).

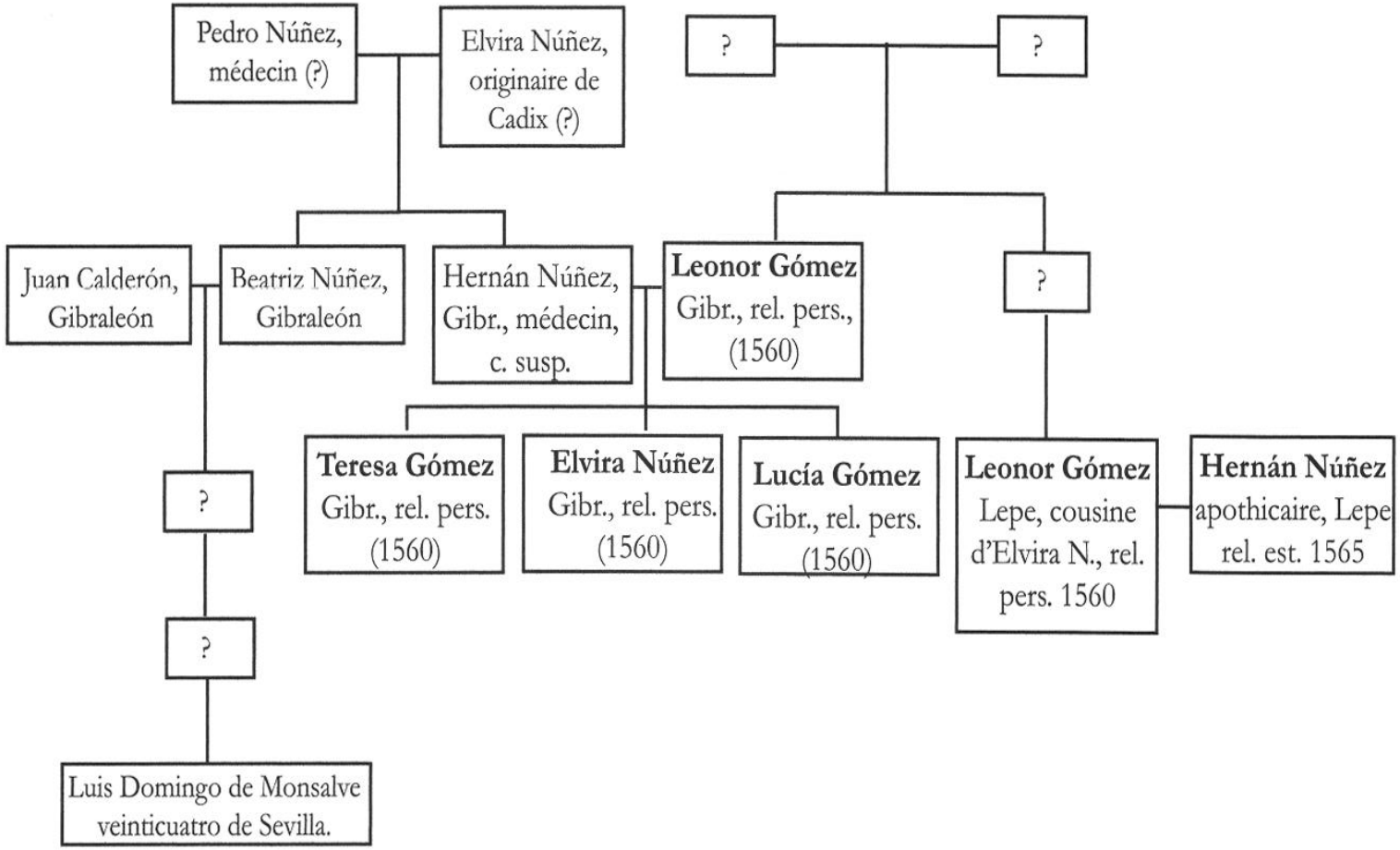
La famille Núñez paya chèrement son affiliation au protestantisme. Lors du second autodafé où comparurent les *«lutheranos»* espagnols et furent brûlés quatorze Espagnols, cinq de ces victimes faisaient partie de la même famille : la mère, Leonor Gómez, ses trois filles ainsi qu'une de ses nièces homonyme

---

80. Il s'agit du *maestro* Agustín Cabeza de Vaca, du *bachiller* Juan López, tous deux clercs, et du *caballero* Hernán Cabeza de Vaca : les trois furent emprisonnés pour avoir tenu des propos luthériens. A.H.N. Inq. leg. 2075 exp. 2. Ce dernier, âgé de 68 ans, était coupable d'avoir écouté des doctrines du *maestro* Gaspar López (A. Paz y Meliá, *Catálogo abreviado de Papeles de Inquisición*, Madrid : Rev. de Arch. Bibl. y Museos, 1914, p. 13). Il fut surtout condamné pour le meurtre de son compagnon de cellule.

81. *El Reginaldo...*, p. 423-429. Cf. Nieto, *op. cit.*, p. 173-178. Cf. *supra* p. 4.

82. Il est possible de retracer les traits de cette communauté grâce à un document relatif à l'accouchement d'une des filles de la famille Núñez durant son incarcération, à une enquête interne ouverte suite à la découverte d'une correspondance secrète entretenue dans les mêmes geôles entre les membres de cette famille et d'autres accusés ainsi que grâce à une demande d'enquête généalogique, soixante ans après la répression anti-protestante, d'un prétendant à l'ordre de Saint-Jacques qui descend d'une branche de la famille Núñez. Le tableau généalogique reprend ces informations à partir des liasses A.H.N. Inq. leg. 2942 exp. 85, leg. 2943 exp 12 et leg. 2957/2. Abréviations: Gibr. : Gibraleón, rel. est: *relajado en estatua*; rel. pers. : *relajado en persona*, c. susp. : *causa suspensa*. Les noms des condamnés apparaissent en caractères gras. Les points d'interrogation entre parenthèses signalent des informations données par certains accusés, mais non corroborées par des officiers de la cour.


Pedro Núñez, médecin (?)
Elvira Núñez, originaire de Cadix (?)
?
?
Juan Calderón, Gibraleón
Beatriz Núñez, Gibraleón
Hernán Núñez, Gibr., médecin, c. susp.
Leonor Gómez Gibr., rel. pers., (1560)
?
?
Teresa Gómez Gibr., rel. pers. (1560)
Elvira Núñez Gibr., rel. pers. (1560)
Lucía Gómez Gibr., rel. pers. (1560)
Leonor Gómez Lepe, cousine d'Elvira N., rel. pers. 1560
Hernán Núñez apothicaire, Lepe rel. est. 1565
?
Luis Domingo de Monsalve veinticuatro de Sevilla.

qui toutes périrent par le feu au cours de cette cérémonie du 22 décembre 1560 (voir le tableau généalogique). On ne sait quasiment rien des charges retenues contre elles si ce n'est qu'elles furent arrêtées le 23 août 1559 et qu'elles communiquèrent entre elles secrètement durant leur captivité et tentèrent de protéger certaines personnes dans leurs aveux en se concertant sur le contenu de leurs témoignages[83]. Elles furent considérées comme *malas confitentes*, en refusant de se repentir et de collaborer avec les juges, ce qui explique la violence des peines retenues contre elles.

On relève en premier lieu le poids prépondérant des femmes au sein de cette famille ; or c'est là un trait caractéristique de l'ensemble du groupe sévillan. L'élément féminin représente 34,1 % de l'ensemble des condamnés péninsulaires pour luthéranisme à Séville, un pourcentage similaire à celui qu'on observe en France dans les communautés protestantes[84]. Si on prend uniquement comme base de référence le nombre de laïcs, les femmes représentent 50 % des accusés. À une époque où la fille, pas plus que la femme, ne dispose d'une grande liberté d'action dans la société, ce chiffre est loin d'être négligeable. A l'instar des cercles *alumbrados*, les femmes occupent une place importante dans la réception et la diffusion de ces nouvelles doctrines religieuses.

En outre, on remarque que cette famille était d'ascendance juive comme l'indique l'enquête généalogique réalisée par les officiers du Saint-Office : Lucía Gómez, lors d'une audience devant les juges le 20 juillet 1559 déclara que son grand-père, Pedro Núñez, était originaire de Cadix et était, à sa connaissance, également médecin ; quant à la pureté de sang, elle affirma que «bien save que no son christianos viejos pero que no save si son christianos nuevos o confesos de parte de su padre - que de parte de su madre no save de qué generación son, mas de que así serán tanbién[85]». Comme dans de nombreuses familles de nouveaux-chrétiens, une forte endogamie semble souder le groupe, puisque Leonor Gómez, résidant à Lepe, était mariée à un certain Hernán Núñez qui, au vu de sa profession et de son nom, paraît être un descendant de Pedro Núñez ou d'une ligne collatérale.

Selon les relations de causes, sur les cent trente condamnés, huit sont désignés comme étant morisques et deux comme descendants de juifs ; toutefois le nombre de ces derniers était plus élevé. Selon le professeur Juan

83. A.H.N. Inq. leg. 2957 exp. 2, enquête généalogique de Luis Domingo de Monsalve (1617). L'enquête conclut, à propos de la mère Leonor Gómez, que «sus padres y abuelos colaterales [son] cristianos nuevos de judíos».

84. J. Garrisson, *op. cit.*, p. 91.

85. A.H.N. Inq. leg. leg. 2957/2.

Gil, on trouve parmi les accusés de protestantisme quinze descendants de condamnés de familles juives jugées par l'Inquisition. En croisant ce dernier chiffre avec ceux des accusés originaires de Séville (soit 64 personnes) on obtiendrait une proportion de 23,4 % de descendants de judéo-convers parmi ces *lutheranos*[86]. On a parfois affirmé que la discrimination dont étaient l'objet les nouveaux-chrétiens dans la société espagnole leur fit embrasser d'autant plus facilement des formes de religiosités nouvelles, telles que l'illuminisme ou le protestantisme, que celles-ci s'accordaient mieux à la religion de leurs ancêtres sur des questions telles que le culte des saints, l'adoration du Saint Sacrement, etc.[87] Cela dit, cette proportion de descendants de juifs parmi les accusés n'est nullement surprenante si on considère qu'une part importante des condamnés sont issus du patriciat urbain et que plusieurs familles s'étaient unies, jusqu'à la fin du XVe siècle, à des cercles d'origine juive fortunés. On relèvera en outre, qu'aucun élément de la correspondance administrative du tribunal n'établit de lien entre l'origine *confesa* des prévenus et le luthéranisme découvert ces années-là à Séville[88].

86. Cf. le tableau 2 ci-dessus p. 365 pour l'origine géographique. Pour la proportion de nouveaux-chrétiens de juifs parmi les prévenus, il s'agit d'un simple ordre de grandeur. Le Pr J. Gil ayant analysé l'origine de personnes nées à Séville, ne sont pris en compte comme base que les individus originaires de la capitale des Indes.

87. Cf., Werner Thomas, *La represión del protestantismo...*, p. 89-90 qui considère les quelques cas de judaïsants comme un cas de «déviance secondaire» (secondary deviance): leur déviance première, leur identité de nouveaux-chrétiens les empêchant de s'intégrer à la société vieille chrétienne, c'est tout naturellement qu'il se seraient tournés vers des formes de religiosité nouvelles. Sur les liens entre illuminés et nouveaux-chrétiens, voir par exemple Angela Selke, «El iluminisimo de los conversos y la Inquisición. Cristianismo interior de los alumbrados: resentimiento y sublimación», J. Pérez Villanueva, *La Inquisición española, nueva visión...*, p. 617-636 Antonio Márquez, *Los alumbrados, Orígenes y filosofía,* Madrid, Taurus, 1972, p. 86-88.

88. L'une des rares demandes d'information à propos de l'origine nouvelle-chrétienne des prévenus concerne Constantino Ponce de la Fuente (A.H.N Inq. Lib 575, f° 57r: lettre du Conseil à l'Inquisition de Séville du 22/1/1558) «En este consejo se tiene relacion que el licenciado Melchior de León ha dicho que Constantino es confeso: tomarle heis su dicho y aréis sobre esto las más diligencias que convinieren». Le fait que Charles Quint dans certaines de ses lettres sur la répression ou Fernando de Valdés aient établi un lien entre l'éclosion des cercles luthériens et les convers fournit de maigres indices pour établir un lien entre la religiosité des descendants de juifs et les doctrine évangélistes ou réformées, même si à Valladolid, de nombreux membres de la famille Cazalla sont clairement d'origine *conversa* et liés aux courants illuminés et aux cercles protestants.

En troisième lieu, le cas de la famille Núñez confirme la faible diffusion des doctrines réformées hors de Séville. En effet, l'enquête du Saint-Office relative aux lettres échangées par la mère, Leonor, et ses filles durant leur séjour en prison, révèle qu'elles étaient apparentées à une des condamnées sévillanes, qualifiée de *dogmatizadora luterana*, Catalina de Villalobos[89]. Épouse d'un orfèvre sévillan condamné en effigie, cette dernière avait dû les compromettre par ses aveux puisqu'elle fut «réconciliée». L'interrogatoire de la jeune Lucía Gómez révèle, en outre, que ces femmes s'étaient, à diverses reprises, entretenues sur des sujets compromettants avec Diego Juárez de Figueroa, lequel fut remis au bras séculier pour être brûlé en 1562[90]. Ces prévenues étaient liées à une branche de leur famille de Séville et c'est ainsi qu'elles étaient arrivées à la connaissance de ces doctrines. La mère, Leonor Gómez, habitait manifestement à Séville depuis plusieurs années puisque c'était elle qui, en proie à une crise de démence, avait dénoncé l'ensemble de la communauté en 1555 alors qu'elle vivait sous la tutelle du bénéficier de la paroisse San Vicente à Séville, Francisco de Zafra, selon les informations fournies par González Montes dans son libelle[91]. Présentée comme une femme d'une grande piété avant sa maladie par l'auteur du martyrologe, elle avait converti sa nièce aux doctrines luthériennes et connaissait les principaux acteurs du drame sévillan[92]. La «communauté» de Gibraleón et de Lepe se limite ainsi à des personnes ayant pour résidence officielle ces deux localités

89. A.H.N. Inq. leg. 2942 exp. 85 .

90. Les trois filles ainsi que leur mère avaient communiqué entre elles durant leur séjour en prison, en cachant leurs lettres sous des petits tas de terre dans les latrines de la forteresse de Triana. Elles étaient proches de Diego Suárez (ou Juárez) de Figueroa ainsi que des sœurs Mairena, elles aussi condamnées, avec qui elles avaient correspondu (A.H.N. Inq. leg. 2942 exp. 85).

91. Cf. *supra* note 23.

92. González Montes évoque, sans citer son nom, le cas troublant d'une mère de famille jugée avec ses filles (deux selon lui) et une de ses nièces mariée, laquelle finit, sous la torture et suite à divers artifices employés par les inquisiteurs, par trahir ses proches et d'autres membres de la communauté. Cette mère de famille aurait été, selon Montes, la femme qui avait dénoncé la communauté de Séville dans un accès de démence. Il ne peut s'agir que de la famille Núñez au regard des liens de parenté ; M. Menéndez y Pelayo, l'avait lui aussi identifiée avec un membre de cette famille (il se trompe toutefois sur son nom, María Gómez au lieu de Leonor, ainsi que sur la sentence prononcée contre le mari de sa nièce, Hernán Núñez, qui fut brûlé en effigie lors de l'autodafé de 1565 comme *ausente condenado*: A.H.N. Inq. leg. 2943 exp. 149.2; voir la généalogie ci-dessus) : cf. M. Menéndez y Pelayo, *op. cit*, p. 112. Il ne fait pas de doute que l'ensemble de ces condamnées, tout en ayant leur résidence administrative à Gibraleón et Lepe, ont vécu à Séville, tout au moins au cours des mois qui précédèrent le coup de filet de l'Inquisition.

mais qui vivaient dans la capitale des Indes et participaient aux *conventículos* de Séville. Cela confirme la faible diffusion de ces doctrines hors de Séville puisqu'il s'agit des deux seules localités qui abritent un nombre significatif de condamnés en dehors de la Capitale des Indes et du couvent *extra muros* San Isidoro del Campo à Santiponce.

Enfin, on ne manquera pas de relever qu'il est relativement rare de trouver des familles où les condamnations affectent plus d'une génération. Seules trois autres familles nucléaires furent affectées : la famille de González, dont la mère et les six enfants seront condamnés (dont quatre d'entre eux au bûcher), celle de María Mazuelos condamnée avec ses deux filles dont l'une sera exécutée et celle d'Isabel Martínez de Albo, qui abjura publiquement ses erreurs ainsi que ses trois enfants, alors que son beau-fils était remis au bras séculier pour être brûlé[93].

Un trait commun unit encore ces différentes familles, outre les charges de luthéranisme retenues contre elles : les femmes sont condamnées, mais non les maris et chefs de famille qui sont restés étrangers à ces nouvelles formes de religiosité, qu'il s'agisse des Núñez, des González ou encore des Mazuelos. Dans le cas de la famille de Gibraleón, Hernán Núñez fut emprisonné suite à un témoignage présenté contre lui mais son affaire fut classée au bout de quelques mois faute d'éléments à charge suffisants, ce qui semble indiquer qu'il ignorait tout de la profession de foi de son épouse et de ses filles[94]. On ne trouve, en outre, parmi les cent trente espagnols jugés que sept couples dont les deux conjoints soient condamnés et, hors des familles déjà citées, seuls quatre frères et sœurs furent jugés pour protestantisme. En d'autres termes, au sein même des structures familiales, l'appartenance à ces *conventículos* demeurait généralement secrète. Ainsi, lorsque les juges arrachèrent sous la torture des aveux à María de Bohorques, selon lesquels elle s'était confiée à sa sœur Juana et lui avait fait part de sa profession de foi, ils torturèrent cette dernière jusqu'à de tels extrêmes qu'elle mourut des suites des sévices du bourreau. María de Bohorques, qui devait tout ignorer de ce tragique épisode, dut revenir sur ses aveux obtenus sous la «question» et ne pas les ratifier puisque sa sœur fut, cas exceptionnel, absoute après sa mort par les inquisiteurs[95]. Cet épisode illustre à lui seul l'extrême précaution dont

93. L'apparition récurrente du nom Illescas dans les relations de causes de 1559-1565 ne permet toutefois pas d'établir des liens de parenté entre les accusés. Cf Juan Gil, *Los conversos y la Inquisición de Sevilla. Ensayo de prosopografía*, Séville : Universidad, 2001, vol. 3 à 5, vol. 4, p. 246.

94. AHN Inq. leg. 2957/2, l. du reçue à Madrid le 22/5/1617.

95. *El Reginaldo...*, p. 355-357 et A.H.N. Inq. leg. 2075 exp. 1.

s'entouraient les membres de la communauté au sein même de leur famille pour occulter leurs convictions religieuses.

C'est dire si malgré la ferveur de certains protestants, l'activité prosélyte et le désir de partager la foi véritable se fit dans une grande discrétion. Les croyants de ces groupes étaient avertis des risques encourus et du danger que représentait le fait d'introduire dans la communauté de nouveaux venus, toujours susceptibles de trahir le secret et de dénoncer le groupe aux autorités du diocèse. Comme l'ont montré les aveux de Lucía Gómez, des relations au second degré existaient entre les condamnés, que les relations de causes ne mentionnent pas. Des solidarités de nature familiale liaient probablement d'autres accusés, quand bien même on observe qu'au sein même des familles, certains parents, généralement de sexe masculin, restèrent extérieurs à la connaissance de ces doctrines. En outre, d'autres types de liens unissaient les membres de ces groupes : on sait ainsi que plusieurs condamnés avaient nommé les mêmes exécuteurs testamentaires et que plusieurs fois, des individus proches de ces accusés, se portèrent acquéreurs de leurs biens mis en vente par les inquisiteurs[96] : des relations qui malheureusement ne peuvent être étudiés à partir de la seule correspondance inquisitoriale mais qui confirment l'existence de réseaux sous-tendus par des liens familiaux et économiques parmi les accusés.

Aussi, malgré la nature fragmentaire des informations contenues dans la correspondance inquisitoriale, retiendra-t-on en conclusion, plusieurs points. Les événements de 1557 interviennent alors que l'Inquisition commence à avoir des soupçons sur l'existence d'un cercle luthérien ou à tout le moins réceptif à des doctrines récusées par la curie romaine. Depuis plus de sept ans, les inquisiteurs étaient informés de l'existence de personnes à Séville qui revenaient aux sources de l'Évangile, défendaient des positions doctrinales contraires à celles de l'Église romaine et faisaient circuler des ouvrages interdits. Mais ils n'intervinrent pas, ne soupçonnant pas l'étendue de ces *conventículos*.

Il ne s'agit au demeurant pas d'une communauté mais de plusieurs cercles et on serait tenté de parler d'une nébuleuse réformée pour caractériser l'ensemble de ces condamnés qualifiés de *lutheranos*. Il existe de véritables noyaux ouverts aux doctrines réformées qui se constituent clandestinement en marge de l'Église officielle. Un de ces foyers semble s'être constitué dès les années 1550, voire même avant, autour de la personne de Juan Gil ; à tout le

96. Juan Gil, *Los conversos...*, vol. 1, p. 363-364.

moins celui-ci avait-il connaissance de l'existence de ce cercle protestant ou irénisté puisque nombre des principaux accusés qualifiés de *dogmatizadores* étaient ou affirmaient être ses disciples. Un autre foyer s'était constitué au cœur du couvent de San Isidoro de Santiponce.

On trouve au sein de ces noyaux des personnes qui se revendiquaient luthériennes, c'est-à-dire protestantes dans le castillan du XVIe siècle, mais également d'autres individus qui, sans être des disciples inconditionnels de Luther, se considéraient authentiquement chrétiens, étaient profondément marqués par l'humanisme critique comme par les écrits protestants, manifestement inquiets de l'orientation prise par la Curie à un moment où le dialogue avec les Réformateurs semblait irrémédiablement rompu. Autour de ceux-ci gravitent d'autres individus, suspects de protestantisme pour certains propos tenus ou pour s'être montrés sensibles aux prédications éclairées de certains religieux sévillans.

Le profil sociologique de ces accusés présente des similitudes très fortes avec l'illuminisme : une grande part de femmes, de religieux et des sociétés secrètes qui ne reconnaissent pas l'autorité de l'Église de Rome. Cette similarité entre ces types de religiosité a parfois conduit à les confondre ou à considérer que le groupe protestant de Séville avait été un groupe illuministe accusé à dessein de protestantisme pour mieux le discréditer. Toutefois, les différences dans les formes de religiosité entre les deux mouvements et l'absence de trace dans la correspondance d'éléments accréditant cette thèse ne permet nullement de conclure au moindre lien[97].

L'organisation sous forme de cercles clandestins est la preuve d'une méfiance très grande vis-à-vis des proches et de la société, effet tangible de la conscience d'être à la merci d'une dénonciation. Ce type de sociabilité de l'ombre tout comme le fait qu'il est rarement fait référence à Érasme dans les témoignages des accusés confirment qu'on est bien au delà du simple érasmisme ; au contraire, ces esprits inquiets du devenir de la Chrétienté ont nourri leur réflexion par la lecture des Réformés, dont les œuvres circulent sous forme de recueils, de copies, d'extraits ou sont lus lors de certaines réunions.

97. Si le protestantisme rejoignait nombre de positions de l'illuminisme sur un certain nombre de questions telles que le retour aux Évangiles, la spiritualité, la distance à l'égard des dévotions populaires, il s'agissait de deux façons radicalement distinctes de concevoir et de vivre la religion, les *alumbrados* se caractérisant par une soif de mysticisme et de révélations totalement étrangère aux milieux protestants, peu enclins aux superstitions populaires. Cf. Álvaro Huerga, «Erasmismo y alumbradismo», *El erasmismo en España*, Santander : Sdad Menéndez y Pelayo, 1986, p. 339-355.

Il s'agissait toutefois de cercles relativement récents qui commençaient à peine à se structurer. Mais l'influence de ces doctrines qui rejoignaient certaines thèses des réformés ne parvint pas à gagner les villes environnantes en dehors de Séville. Au milieu du XVIe siècle, l'attrait pour les doctrines protestantes ne s'était développé qu'au sein des deux capitales du royaume et de l'Empire, Valladolid et Séville, les plus ouvertes aux échanges et aux idées du temps. En revanche hors de ces deux centres, les cas de protestantisme furent extrêmement isolés en Espagne, se limitant à des individus plus qu'à des groupes et à une adhésion à quelques vagues principes sans grande cohérence ni connaissance de la doctrine des Réformateurs[98]. L'alerte provoquée en 1557 par la découverte des cercles de Séville et de Valladolid allait, au demeurant, hâter une réforme de l'Inquisition que Fernando de Valdés appelait de ses vœux pour en faire un véritable instrument de la Contre-Réforme, destiné à prévenir la diffusion de doctrines protestantes dans la péninsule et à étouffer en germe toute manifestation hétérodoxe.

98. Voir pour Cuenca, Miguel Jiménez Monteserín, «Los luteranos ante el tribunal de la Inquisición de Cuenca, 1525-1600», J. Pérez Villanueva (dir.) : *La Inquisición española. Nueva visión, nuevos horizontes*, Madrid : Siglo XXI, 1980, p. 689-736; pour Tolède, Christine Wagner, «Los luteranos ante la Inquisición de Toledo en el siglo XVI», *Hispania Sacra*, vol. XLVI, nº 94 (1994), p. 473-507.